

REVUE DE PRESSE

ALAIN CHABAT • LÉA DRUCKER • THOMAS ET MATHIEU VERHAEGHE PRÉSENTENT • BENOÎT MAGIMEL • ANAÏS DEMOUSTIER



Un film de
QUENTIN DUPIEUX

Incroyable Mais Vrai

SCÉNARIO ET RÉALISATION: QUENTIN DUPIEUX. ASSISTANT RÉALISATEUR: JON SANTO. COUS: GUILLAUME LE BRAZ - ALEXIS PLACE - GADOU NAUDIN - JEAN-PAUL HURIER. DIRECTION ARTISTIQUE: JOAN LE BORU. COSTUMEUR: ISABELLE PANNETIER. PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR: FRÉDÉRIC GÉRARD. DIRECTEUR DE PRODUCTION: ARNAUD TOURNAIRE. CO-PRODUCTION: STÉPHANE AVENARD. DIRECTRICE DE PRODUCTION: CAMILLE CARIOU. PRODUCTEURS: THOMAS & MATHIEU VERHAEGHE. CO-PRODUCTION: ARTE FRANCE CINÉMA VERSUS PRODUCTION - VOO - BE TV. EN ASSOCIATION AVEC: CINEMAGE 15 COFINOVA 17 INDEFILMS 9 - SG IMAGE 2019. AVEC LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE - TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE - INVER TAX SHELTER. AVEC LE SOUTIEN DE: ARTE FRANCE - OCS. DISTRIBUTION: WILD BUNCH INTERNATIONAL ET WTFILMS. DISTRIBUTION BELGE: DIAPHANA DISTRIBUTION. ©2022-ATELIER DE PRODUCTION-ARTE FRANCE CINÉMA-VERSUS PRODUCTION. [Logos: OCS, Cinéma, etc.]



Hélas



Bof



Bien



Très bien



Bravo



Alain Chabat et Benoît Magimel, réjouissants, comme l'ensemble de la troupe.

INCROYABLE MAIS VRAI

QUENTIN DUPIEUX

Dans la veine du Daim, le nouveau voyage en absurdie de Quentin Dupieux passe par une drôle de trappe... Un conte moral où perce la mélancolie.



Depuis qu'il tourne, plus vite que son ombre, on pourrait classer les films de Quentin Dupieux, le zozo iconoclaste du cinéma français, dans deux zones comiques parallèles. Le récent *Mandibules* (2021) et le prochain *Fumer fait tousser*, dont l'idiotie futuriste a réjoui le Festival de Cannes, appartiennent à une veine farceuse et tendrement dégénérée. *Incroyable mais vrai*, lui, s'inscrit dans la lignée philosophique et inquiétante du *Daim* (2019) et de *Réalité* (2014) – avec, déjà, Alain Chabat. Comment raconter ce nouveau voyage en absurdie sans trop en révéler ? Dans une atmosphère délicatement étrange où le présent semble nimbé d'un filtre des années 1980, Alain (Chabat, donc) et Marie (Léa Drucker) deviennent propriétaires d'une maison moderne un peu défraîchie. L'agent immobilier a su les convaincre en leur révélant la valeur ajoutée du lieu : une trappe dans

la cave, avec un conduit qui va « changer leur vie ». Et, très vite, entre la chambre et la cave, se creuse un gouffre spatio-temporel entre les époux. Car Alain, petit assureur qui aimerait juste ne plus être harcelé par un gros client, se montre peu pressé d'emprunter le tunnel surnaturel. La nuit, il dort. Marie, en revanche, s'y engouffre chaque soir. Elle y retourne sans cesse, plus que de raison...

Après le blouson du *Daim*, qui rendait dingue Jean Dujardin, c'est donc au tour d'une trappe de faire glisser Léa Drucker, parfaite, vers la folie. Mais ce n'est pas tout : lors d'un dîner – un sommet de comique où le plus insolite s'exprime en termes anodins –, Gérard, le patron d'Alain, confie fièrement au couple s'être fait greffer un... pénis électronique. Ce que confirme avec naturel la petite amie de Gérard. Anaïs Demoustier, déjà hilarante dans *Au poste !*, brille cette fois en blonde dé-

complexée et un brin écervelée. Quant à Benoît Magimel, nouveau venu dans la galaxie Dupieux, il est génial en mâle triomphant, à la pointe du progrès, mais aussi du pathétique.

Le tour de force de ce film aussi concis qu'un haïku ? Dépeindre l'ordinaire de deux obsessions vieilles comme l'humanité – la jeunesse éternelle, la virilité –, sans oublier leurs corollaires que sont la peur de ne plus séduire et l'usure du couple, à travers deux situations extraordinaires et dangereuses. En résulte un conte moral, certes loufoque, mais d'une sagesse mélancolique qu'on ne connaissait pas encore chez Quentin Dupieux. Même son habituel sens de l'épuration, grâce à une photographie d'une beauté pointilliste, à une ode à la nature, seul remède aux frustrations et au temps qui passe. Alain Chabat, superbement serein, crinière blanche au bord de l'eau qui miroite : on n'oubliera pas la dernière image de ce film avec lequel, incroyable mais vrai, Dupieux, l'éternel adolescent, est devenu grand.

– **Guillemette Odicino**

| France (1h14) | Scénario : Q. Dupieux.
Avec Alain Chabat, Léa Drucker, Benoît Magimel, Anaïs Demoustier.

« Quentin a quelque chose de Philip K. Dick ou même de Jorge Luis Borges dans sa façon de tordre la réalité »

ALAIN CHABAT

L'ÉVÉNEMENT

ALAIN CHABAT : « ON A BESOIN D'UN CINÉMA SINGULIER »

PROPOS RECUEILLIS PAR

ÉTIENNE SORIN esorin@lefigaro.fr

Alain Chabat n'est pas un inconditionnel de l'interview. « Parler de soi toute la journée, faites-le une fois, vous verrez, on ne peut plus se supporter. Mais Incroyable mais vrai, je suis content d'en discuter », explique l'ex-Nul, excellent dans la nouvelle comédie de Quentin Dupieux. On a retrouvé l'un de ses premiers entretiens parus dans la presse à la documentation du Figaro, alors qu'il était un jeune animateur radio sur RMC. « Chabat le Gonzo », un portrait paru dans *Le Matin de Paris*, le 20 janvier 1982. On lui montre l'article, jauni par le temps. « Je me souviens de la première phrase : "Alain Chabat, 23 ans, ne possède pas à proprement parler la beauté du diable." Super, le début du papier : franchement, il ne ressemble à rien. OK, merci, quoi d'autre ? »

LE FIGARO. - À l'époque, vous disiez vouloir écrire des scénarios et vivre à New York...

Alain CHABAT. - Je n'ai pas vécu à New York mais j'ai presque habité aux États-Unis à une époque. Plutôt côte Ouest. Je faisais la navette, six mois là-bas, six mois en France. Mais oui, j'ai coché mes deux petits fantasmes.

Cela vous fait un point commun avec Quentin Dupieux, qui a réalisé ses premiers films aux États-Unis...

Oui, *Réalité*, on l'a tourné à Los Angeles en 2014. J'étais là-bas à ce moment-là. Mais nous nous sommes rencontrés bien avant. Je crois que c'était en 2001. Il m'avait envoyé un de ses courts-métrages en VHS. J'avais dû lui répondre. Vérifiez avec lui.

Le portable de Chabat sonne. Parfois la vie se déroule comme dans un film. C'est Quentin Dupieux. « On va lui poser la question, dit Chabat, mettant le haut-parleur. Je suis en interview et on me demande quand on s'est rencontrés... »

Quentin DUPIEUX. - J'ai rencontré Alain de force en 2001, dans son bureau. Je crois qu'on n'a pas dit grand-chose parce

que je n'avais pas grand-chose à dire. Au moins j'ai brisé la glace. Dix ans après, on a tourné *Réalité*. Il ne m'a pas fait attendre dix ans. En 2001, je n'avais rien à lui proposer. J'étais un gamin qui tournait des clips. J'avais juste réalisé *Nonfilm*, un objet bizarre que je ne destinais pas au public. Alain et quelques rares personnes étaient capables de le comprendre. **Alain CHABAT.** - Je trouvais que ça jouait très bien.

Puisque vous êtes là, Quentin, je vous pose la question : Alain, le personnage joué par Alain dans Incroyable mais vrai n'est-il pas le premier personnage « normal » de votre cinéma ?

Q. D. - Oui, c'est un peu le personnage « repère ». J'ai vraiment écrit le rôle pour Alain. Quand on pense à quelqu'un de rationnel, on ne met pas en premier le visage d'Alain Chabat. Mais sur ce film, il m'a inspiré cette forme de sagesse. Je ne voulais pas que l'histoire soit vécue comme un délire fermé, à la différence de mes premiers essais où il n'y avait aucune connexion avec le spectateur. Ce n'était pas inintéressant mais un peu de ce parfum d'humanité fait ici décoller le film. Sinon, j'appelais pour inviter Alain à dîner à la maison un de ces soirs mais je vais t'envoyer un texto pour te proposer des dates. **A. C.** - Ah ! d'accord. Je t'embrasse.

Votre personnage assume le temps qui passe et le vieillissement...

Moi, je serais un peu plus curieux que lui d'aller voir au bout du conduit. Ça se tente. Même si je n'ai pas peur de vieillir. À quoi bon s'énerver contre ça, c'est inéluctable. C'est comme s'énerver contre la pluie. Mon corps se dégingue gentiment. La bécane, je l'ai pas mal sollicitée quand j'étais jeune, donc je fais plus attention aujourd'hui.

La comédie fantastique, c'est votre dada : Didier, La Personne aux deux personnes, les films de Dupieux...

Oui, ça me parle. Quentin ne se satisfait pas de faire une comédie fantastique. Il

injecte d'autres émotions, on passe du rire à l'inquiétude. Il ne nous laisse pas tranquille. Il y a quelque chose de Philip K. Dick ou même de Jorge Luis Borges dans sa façon de tordre la réalité.

La critique soutient Quentin Dupieux (*Le Daim, Mandibules*) mais les spectateurs sont un peu à la traîne... Le public a-t-il toujours raison ?

On va voir avec celui-là. Quentin dit lui-même que ses premiers films étaient « fermés ». Le public a entendu cette petite musique. Il lui faut peut-être un peu de temps pour qu'il tente le coup. Moi, je marche à fond. Je trouve ça beaucoup moins bizarre que l'image qu'on en a. C'est un cinéma singulier, bien sûr, et c'est tant mieux. On se plaint assez de voir toujours les mêmes comédies avec toujours les mêmes castings... En plus, Dupieux fait des films dans une économie très raisonnable. Les producteurs ne se mangent pas une raclée si les gens n'y vont pas.

Avez-vous vu *Coupez !*, de Michel Hazanavicius ?

Oui, et j'ai adoré. Il m'a trébuché comme un poisson au bout d'un hameçon. Le film est dur à vendre. Je ne vois pas comment ils auraient pu faire autrement. Mais pareil, quand on prend le petit risque de s'enfermer dans une salle pour le voir, on en sort comme après un grand huit.

Vous, comme réalisateur, vous mettez en scène des superproductions...

Oui. *Astérix* et *Le Marsupilami* sont deux adaptations de bande dessinée que j'adore. Gaulois, animaux imaginaires, hommes préhistoriques ou Père Noël, j'aime embarquer les équipes et les spectateurs dans des univers spectaculaires. Mais en voyant travailler Quentin, je me dis : « Pourquoi ne pas tourner un film à taille humaine entre deux machins ? ». Peu d'acteurs, peu de décors, et une idée forte qui ne me prendrait pas deux ans de ma vie. Je tends vers ça mais je ne l'ai toujours pas fait. ■

«Le quotidien dans l'étrangeté, ça me fait beaucoup rire»

A l'occasion de la sortie du loufoque «Incroyable mais vrai» de Quentin Dupieux dans lequel il joue le rôle d'Alain, l'ex-Nul Alain Chabat évoque sa vision du rire, ses ratés de cinéaste et son goût pour le suspense comique.

Par SANDRA ONANA
Photo MARIE ROUGE

Alain Chabat excelle à jouer les mecs quelconques, avec cet air de quotidienneté imperturbable, ce ton d'insignifiance dont il a fait sa patte. Dans *Incroyable mais vrai*, nouvelle réussite du prolifique Quentin Dupieux, il se contenterait de dire «Tiens, bonjour?» à un centaure s'il passait par là. Alain joue le rôle d'Alain, assureur de profession, nouvellement propriétaire d'un charmant pavillon de banlieue. Le genre à ne pas faire grand cas de la découverte des pouvoirs surnaturels de sa maison, que vient de lui vendre un agent immobilier. A la différence de sa femme (formidable Léa Drucker) qui s'y jettera à corps perdu, jusqu'à perdre les pédales. Autour d'elle, l'anormalité s'accueille sans heurts, comme une conséquence logique.

Ce décalage, fidèle à l'esprit de ses propres scénarios, l'acteur-cinéaste admet le cultiver sans en faire consciemment une méthode de jeu. «C'est simplement un truc qui me fait beaucoup rire, le quotidien dans l'étrangeté. Déjà dans Didier [sa première réalisation solo, où il jouait un homme-labrador face à Jean-Pierre Bacri, ndr], je me disais : si j'arrive à faire accepter qu'un chien s'est transformé en humain, il faut surtout dérouler le reste normalement, premier degré, c'est impossible qu'il y ait quoi que ce soit de bizarre là-dedans. C'est ce que j'aime dans toutes les comédies fantastiques anglo-saxonnes, *Un jour sans fin*, *Freaky Friday*, *Palm Springs* récemment. Une fois qu'un personnage a accepté la bizarrerie, ce n'est plus un sujet. Il a vu les mêmes films fantastiques que les spectateurs, il en sait autant qu'eux. On connaît le doss.»

Tête désormais plus sel que poivre, douceur jusqu'au fond de la voix, air souvent plus intéressé par nos questions que ses réponses. Avec une moue gênée, Alain Chabat confirme que les interviews en forme de bilan rétrospectif («*Ma vie, mon œuvre*»), il a «*horreur de ça*». Son agent a fait passer le mot : prière de garder les questions dans le périmètre du film. C'est la tuile, donc. A moins que la consigne se révèle moins inflexible que prévu. Le chronomètre a beau tourner vite, quelques minutes suffisent à ce que l'intéressé dégage le rétroviseur lui-même. Evoquant même ses ratés de cinéaste, bien qu'en paix avec ses échecs relatifs : «*Je fais des films pour partager. Quand le public n'est pas venu, c'est lui qui avait raison et moi qui me suis planté. C'était peut-être le cas de Rrr : 1,7 million d'entrées à l'époque, c'était vu comme un gros bide... Sur le moment je m'en foutais de me dire "Peut-être qu'il trouvera son public un jour." Mais j'ai du bol, je ne pense pas beaucoup au passé.*»

INSPIRATION CAPILLAIRE

Après *Réalité* en 2015, un caméo vocal dans *Au poste*, et en attendant l'imminent *Fumer fait tousser*, l'ex-Nul se fonde décidément dans l'univers de son ami Dupieux comme s'il était né pour y être. Leur première rencontre remonte à plus de vingt ans, alors que le cinéaste débutant avait fait parvenir la VHS de *Non-film* à son «héros». Chabat ne tarit plus d'éloges. «C'est une écriture où je me sens très à l'aise, et Quentin sait ce qu'il veut. Tous les dialogues sont écrits au rasoir. S'il y a écrit "Ben", ou "Nan" plutôt que "Non", ce n'est pas par hasard, ça aide énormément à trouver le tempo.» Pour le rôle d'Alain, la seule référence était une photo de David Lynch en guise d'inspiration capil-

laire : «*Tu vas avoir ça comme gueule. Et un bouc.*»

Sous la loufoquerie, *Incroyable mais vrai* recèle des souterrains d'angoisses. Crise conjugale, recherche de la virilité augmentée, fable sur la vanité et le vieillissement, façon portrait de Dorian Gray... Entre les comédies qui aident à aller mieux, et celles qui rassurent sur le fait qu'on va tous mal, Alain Chabat ne veut pas choisir. Avouant surtout se faire une haute idée de l'hilarité. «*Je veux entendre le son animal, physique du rire. Pas le rire qui fait comme ça (il expire par le nez, pour imiter un gloussement intérieur et raffiné). Que les gens sortent avec la patate, c'est le minimum syndical. S'ils se sont marrés un peu, ça va encore, je me mets douze sur vingt. Pour moi, le rire est une espèce de validation de point de vue. Ça veut dire : je rigole de la même chose que toi, et donc on est d'accord. Du moins, à ce moment-là.*»

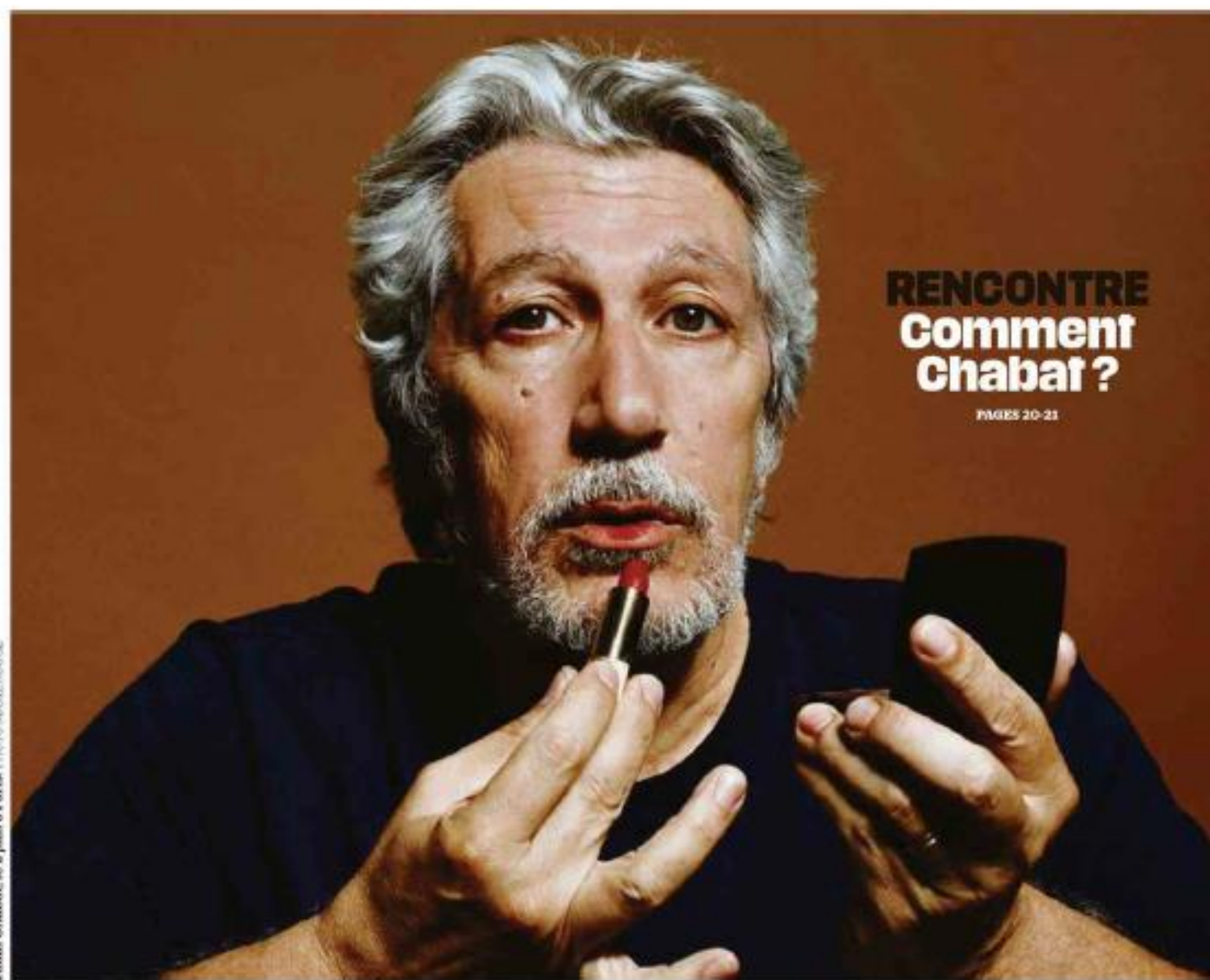
A cela s'ajoute un goût pour le suspense comique, poussé à des extrémités malaisantes. Le film fourmille «d'histoires de malade mental» dont le dénouement s'avère systématiquement différé par celui qui les raconte. «*Je trouve qu'il y a de la subversion là-dedans : arrêter le train de l'histoire, ne rien dire pendant plusieurs minutes. Comme dans Mission Cléopâtre quand Edouard Baer fait perdre son temps à tout le monde pour venir raconter un truc. On se dit "Wow, je suis pris en otage, il a le droit de faire ça?"*»

A ses yeux, risquer de perdre les gens serait plutôt «bon signe». «*Ça veut dire qu'il se passe quelque chose de plus excitant que la 1000^e comédie sur deux mecs qui peuvent pas se blairer, et deviennent potes à la fin. Rien que de le dire, je me défenestre... Mais je ne veux pas perdre les gens longtemps, hein. On veut les tenir, les garder.*»

RENCONTRE Comment Chabat ?

PAGES 20-21

Alain Chabat, le 2 juin à Paris. PHOTO MARIE ROUGE



RÊVE DE GOSSE

On jurerait qu'en trente ans de carrière, l'affection du public pour Chabat ne s'érode en rien. Difficile d'expliquer à quoi tient cette gratitude, qui en fait virtuellement le frère ou l'oncle de tout le monde : elle ressemble à celle qu'on éprouverait pour l'inventeur d'un truc qui rend la vie génialement moins vache, plus délectable (mettons le brownie), et qu'il faudrait prendre dans ses bras car il n'était vraiment pas obligé. Ce ne serait pas ça, une figure populaire ? Dans l'arène de la comédie, Chabat parle de lui comme d'un papi centenaire. «*J'en sais rien, si je fais rire la jeunesse, mal la jeunesse me fait rire, en tout cas. Haroun, Blanche Gardin, Marina Rollman, Paul Mirabel, j'en oublie... Je me dis putain, cette vanne est atomique. Je ricane devant le Flambeau, je vois improviser Jonathan Cohen dans Serge le Mytho en me disant : "Où il va, qu'est-ce qu'il a dans le crâne?"* Il admet «envier beaucoup» l'économie plume des projets de Dupieux, lui qui ne pense la comédie qu'en XXI. «*Je ne saurais pas trouver une seule idée pour un film pas cher comme lui. A chaque fois, il arrive à un truc économiquement super léger, et c'est toujours profond, intelligent.*» Vingt ans après le péplum d'une génération, celui qui se fantasmait auteur de BD prépare sa série animée *Astérix* pour Netflix, le rêve de gosse accompli. Il ne nous croit pas si on lui dit, mais Chabat n'en finit pas de rajeunir. ◀

«Incroyable mais vrai», le tunnel sous les manches

Quentin Dupieux explore la crise de couple à partir d'une maison dotée d'un mystérieux tuyau... Une comédie aussi étonnante que d'habitude mais plus émouvante.

On ne peut pas décemment révéler ce qui se passe dans le mystérieux conduit qui se trouve au sous-sol de la nouvelle maison d'Alain (Alain Chabat) et Marie (Léa Drucker) et autour duquel gravite le nouveau film de Quentin Dupieux. On ne peut pas non plus dévoiler quel est ce gadget révolutionnaire auquel succombe Gérard (Benoît Magimel), le patron et pote rentre-dedans d'Alain, si ce n'est qu'il s'agit également d'une histoire de tuyau. Prière du distributeur, «pour le plaisir des spectateurs». Comment, dans ce cas, parler de l'intrigue alors que toute sa mécanique – le couple, le désir, l'écoulement du temps – est mise en branle par ces deux ressorts caverneux qui se dérèglent en chœur?

Futuro-enthousiaste. Parlons plutôt d'un chercheur allemand hirsute. Andreas Beurmann (1928-2016) était non seulement physicien mais aussi musicologue, collectionneur de clavecins et de synthétiseurs, bricoleur, restaurateur, lecteur de contes radiophoniques pour enfants et, *last but not least*, compositeur. La liste des pseudonymes sous lesquels il a œuvré en tant que tel est longue comme le bras : Andreas Angelo, Bert Brac, Heinz Harm, Klaus Klein, Claudius Zänker, Phil Moss, Ralph Bonda... Sous le nom de Jon Santo, en 1976, il publie *Jon Santo Plays Bach*, une compilation de pièces plus ou moins célèbres du compositeur baroque interprétées aux synthés. Wendy Carlos avait fait la même chose huit ans plus tôt, mais «Jon Santo» veut montrer qu'il fait mieux et affiche, au dos de son disque, le schéma technique de toutes les machines employées, laïus

Alain Chabat, tête désormais plus sel que poivre, à Paris le 2 juin.

futuro-enthousiaste à l'appui : «Le secret : des centaines de milliers de commandes électroniques et un grand nombre de signaux de commutation. Et même le cœur et l'âme, ces conditions indispensables à toute bonne musique, ont été envoyés dans les ondes électriques.» Il pose en photo à côté de sa prodigieuse installation, en chemise à jabot. Plus grand, plus complexe, plus fort, plus fou.

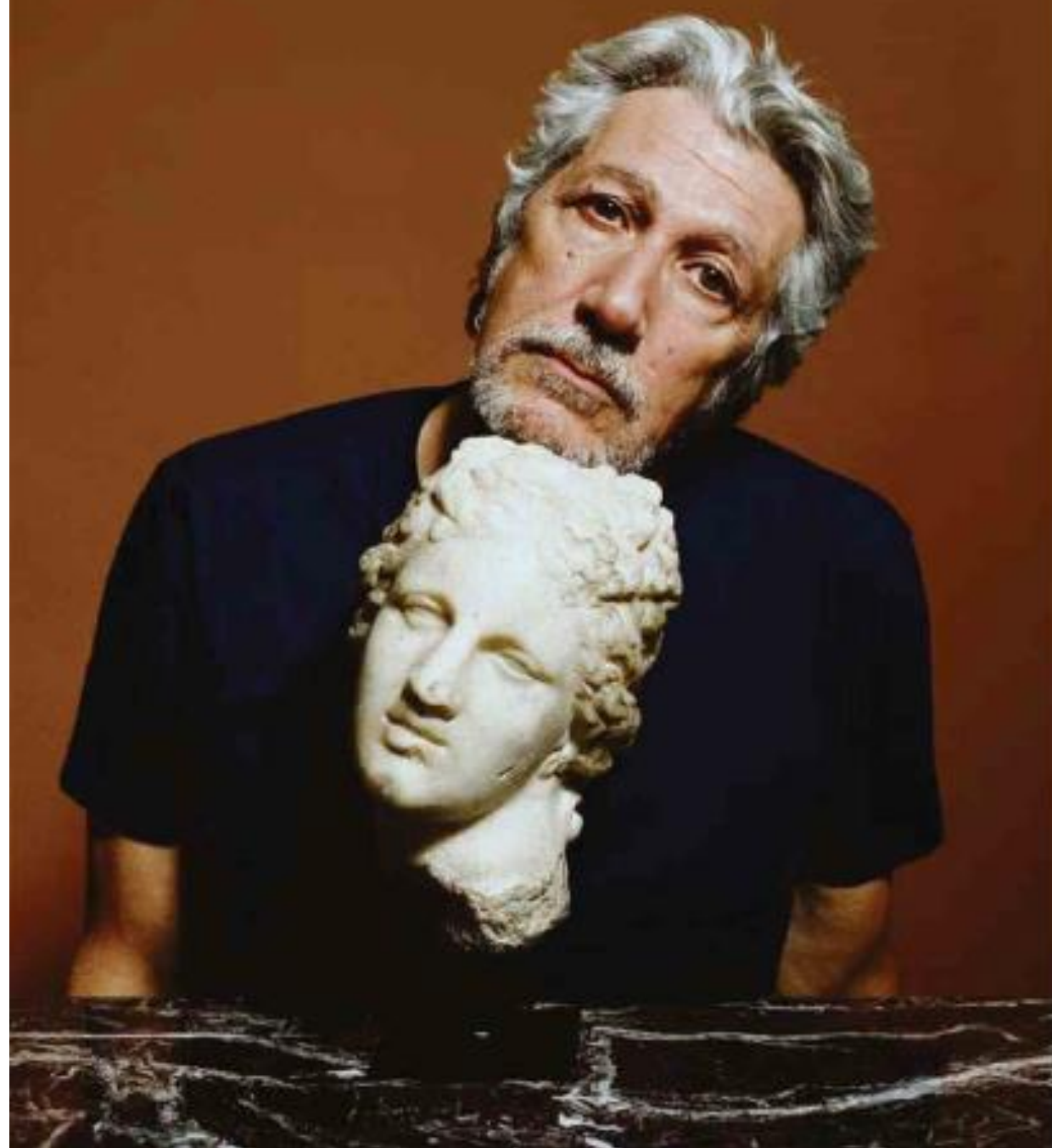
Si Quentin Dupieux ne porte pas, à notre connaissance, de chemises à jabot, ses films ont toujours quelque chose de démonstratif dans leur volonté d'originalité. Que va-t-il nous sortir de son panier-surprise ce coup-ci ? Un pneu tueur, une VHS dans le ventre d'un sanglier, un blouson qui parle, une mouche géante ? Combien de doubles fonds dans l'intrigue ? Combien de coups de boutoir dans le quatrième mur ? Combien de kilos d'explosif pour atomiser la chronologie façon puzzle ? A ce titre, *Incroyable mais vrai* est une franche surprise : incroyable mais vrai. Dupieux s'est calmé. Il y a là certes un accessoire paranormal, ce conduit magnétisant, mais il est localisé dans la cave d'un pa-

villon plan-plan en plein centre d'un récit linéaire, et surtout, il ne magnétise pas tout le monde.

Alain et Marie, vieux couple terne (lui, amorphe, elle, «coincée» dixit Jeanne, la copine de Gérard jouée par une Anaïs Demoustier parfaite en pouffiasse lubrique), décident d'acheter la demeure précisément pour cet «atout majeur» vanté par leur mystérieux agent immobilier, un ressort magique qui réveille une flamme chez Marie mais dont se désintéresse assez rapidement Alain, absorbé qu'il est dans les pénibles obligations de la vie d'adulte, à savoir aller au bureau, jouer à la guerre spatiale sur son ordinateur et tenter d'esquiver les conséquences de sa paresse. L'objet magique acquis des mains d'un intermédiaire qui disparaît dans la nature, des *Gremlins* à *Parasite*, on connaît le motif, et c'est ce qui rend l'indifférence totale d'Alain d'autant plus savoureuse (et tragique, puisque à côté de lui, Marie, perdue dans sa quête fiévreuse du conduit encore et encore, lui échappe inexorablement).

Postures. C'est un plaisir de voir Dupieux se couler presque docilement dans des formes éprouvées. Dans cet exercice ô combien périlleux de comédie sur les crises de couple, il est épatant de justesse et parvient pour la première fois à quelque chose qu'on n'attendait plus de lui : nous émouvoir. La seule scène d'amour véritablement touchante de sa filmographie était jusque-là le moment des retrouvailles de Dolph avec son chien kidnappé dans *Wrong*, en 2012, sous le regard de l'énigmatique Maître Chang posté à distance dans sa berline pour se désaltérer discrètement de cette émotion. *Incroyable mais vrai* a le courage de supprimer cette distanciation, de se secouer pour évacuer les postures et les astuces superflues. Accompagné par la sautillante bande originale de Jon Santo jouant Bach sur ses machines fétiches, voilà enfin un Dupieux qui ose montrer du cœur et de l'âme.

MARIE KLOCK



Marie, la femme d'Alain (Léa Drucker), perdue dans sa quête fiévreuse. PHOTO VERSUS PRODUCTION

L'ACTEUR, FAMILIER de l'univers du réalisateur, interprète le rôle d'Alain dans *Incrovable mais vrai*, de Quentin Dupieux, le personnage le plus « normal » de cette comédie en forme de conte moral, distillant autant, voire plus, d'inquiétude que de rire.

En 2014, vous interprétiez dans « Réalité », de Quentin Dupieux, un réalisateur de films d'horreur qui cherchait le cri idéal. Beaucoup d'acteurs ne seraient pas revenus tourner avec ce cinéaste...

Je reviens toujours avec plaisir chez Quentin Dupieux, je suis d'accord avec son cinéma depuis son premier film, qui s'appelait *Nonfilm* [2001], et c'est un type charmant, en plus. Ça fait la quatrième fois, si je compte un autre cri, qu'il m'a fait pousser en off dans *Au poste!* [2018], et son nouveau film qui était à Cannes cette année, *Fumer fait tousser*.

Voyez-vous, au fil du temps, une évolution dans son style ?

Franchement, je vois à chaque fois un film de Quentin Dupieux et en même

temps un film différent. Il explore tout le temps une forme nouvelle. Ça va du franchement comique, type *Dumb and Dumber* [1994], des frères Farrelly, au truc narratif tordu, jusqu'à la comédie fantastique, comme *Incrovable mais vrai*, où, autour de l'élément surréel, les choses sont presque normales...

Pensez-vous qu'on puisse qualifier ce film, qui tient du conte moral et qui distille une certaine angoisse, de comédie ?

Ah oui, en tout cas, moi, il me fait bien marrer. Mais, pour autant, le film ne nous laisse pas tranquille. On n'est plus à l'époque des yéyés. On vit dans une certaine galère, quand même. Donc, même si on ne sait pas exactement à quelle époque on est, même si les gens la journée, le film s'empare de notre époque, de ses peurs et de sa folie.

Vous continuez de mener de front de multiples activités. N'avez-vous jamais été tenté de les resserrer sur la réalisation ?



Oui, c'est mon drame, je suis une tortue. Je suis admiratif de Quentin Dupieux, je ne sais pas comment il tient un tel rythme. J'adorerais faire un film par an. Penser que ce n'est pas si grave, et tant pis si tu ne fais pas un chef-d'œuvre. Livrer quelque chose de qualitatif à chaque fois, c'est quand même très difficile. Même [Jean-Pierre] Mocky, que j'aime beaucoup, n'y arrivait pas.

On retrouve cet éclectisme jusque dans vos réalisations. Vous passez aisément du film loufoque, comme « Didier » (1997), à la superproduction « Astérix » (2002) ou au film pour jeune public...

Oui, parce que je me balade toujours entre mes deux grandes amours de jeunesse. Walt-Disney-Gosciny d'un côté et *L'Echo des savanes*-Charlie Hebdo de l'autre. J'adore l'esprit enfantin, qu'il soit du côté de l'enchantement ou du côté de l'insolence. J'aime entendre des rires d'enfants dans les salles, parce que les enfants se foutent de la politesse, ils sortent s'ils trouvent ça nul, et quand ils restent et qu'ils aiment je suis super-content.

De plus en plus d'acteurs comiques et de stand-upeurs se plaignent des menaces que font peser sur leur liberté de parole les revendications de certains militants des minorités. Quel est votre point de vue sur la question ?

Je ne trouve pas. Je trouve, du côté français aussi bien qu'anglo-saxon, des points de vue super-intelligents, super-drôles, et qui vont dans des zones dangereuses. L'humour a toujours heurté, de toute façon. On est forcé de jouer avec le feu. Dave Chappelle, aux Etats-

Unis, passe son temps à craquer des allumettes dans des pièces pleines d'essence. Mais ça permet des éclats de rire encore plus forts. D'un autre côté, il pourrait y avoir une tendance à se dire : « Si je ne veux pas heurter quelqu'un d'autre que des gens, disons, de ma communauté, je ne fais plus que des vanes sur les hommes blancs cisgenres hétérosexuels et sexagénaires. » Toute la question est de se sentir ou non légitime. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
JACQUES MANDELBAUM

Cinéma

Quentin Dupieux, champion de l'absurde

Avec son film *Incrovable mais vrai*, ce réalisateur atypique propose une comédie particulièrement réussie. Alain Chabat et Léa Drucker, en couple à l'écran, sont à leur aise dans cette satire sociale construite autour d'une étonnante faille spatio-temporelle.

Le réalisateur poursuit son voyage en absurdité avec une satire drôle autour d'une faille spatio-temporelle

INCROYABLE MAIS VRAI

■■■■□

Par ses frasques filmiques toujours plus délirantes, Quentin Dupieux est en train d'inventer, au cœur du cinéma français, un créneau improbable, une nouvelle comédie pataphysique. Depuis *Au poste!* (2018), la filmographie de ce réalisateur multicasquette, actif aussi dans le champ de la musique électro sous le pseudo de M. Oizo, s'est cristallisée dans une formule qui lui garantit désormais une vitesse de croisière d'environ un film par an.

Formule qui consiste à combiner une courte durée avec un concept explosif, à haut potentiel d'absurdité – on citera, à titre d'exemples, *Le Daim* (2019) et sa veste à franges dictant des pulsions meurtrières à qui la porte, ou *Mandibules* (2020) et sa mouche géante dressée par deux avertis. Il en résulte de drôles de pastilles à la verve franchouillarde, mais à l'univers graphique insituable, oscillant entre la fable surréaliste et le sketch parodique, la série B excentrique et une fumisterie potache assumée comme vitesse d'exécution.

Incroyable mais vrai en est le dernier spécimen à sortir en salle (entre-temps, Dupieux en a déjà tourné un autre, *Fumer fait tousser*, présenté à Cannes), et sans doute le film le plus drôle vu ces derniers temps. Tout, ici, tourne autour d'un trou, un conduit bête comme chou pratiqué dans le cellier d'une maison mise en vente.

Aux dires de l'agent immobilier qui la fait visiter, celui-ci constitue le « clou » du pavillon qu'hésitent à acheter Alain et Marie (Alain Chabat et Léa Drucker), un couple banal sous tous rapports, d'âge mûr et sans enfants. Et pour cause, puisque le puits n'abrite rien de moins qu'un vortex spatio-temporel. Qui y descend débouche non seulement à l'étage, mais est propulsé douze heures plus tard et rajeuni de trois jours.

Flairant là une vague aubaine, le ménage s'installe, sans bien savoir encore quoi faire de ce passage saugrenu. Alain, agent d'assurances avec un gros poil dans la main, s'en désintéresse vite, mais Marie, rêvant de retrouver sa prime jeunesse, s'y laisse absorber par blocs de douze heures, délaissant de plus en plus le foyer.

Agent perturbateur

Le premier ressort comique du film vient de cette drôle de friction entre l'ordinaire le plus plat et l'extraordinaire comme posé en plein milieu. Du trou et de son dispositif aberrant, digne des constructions impossibles de l'artiste Maurits Cornelis Escher, Dupieux ne fait pas un exhausteur de fiction, mais s'amuse au contraire à souligner le caractère inutile, inopérant.

Le vortex décrit une boucle à l'intérieur de la maison: il ne mène nulle part, et le gain de temps qu'il promet s'annule par celui qu'il faut y perdre. Il fonctionne donc en circuit fermé – l'image du trou renvoyant, bien sûr, à l'inconscient du propriétaire gisant sous la maison fraîchement acquise.

Si le conduit agit pourtant bel et bien, c'est d'abord comme agent perturbateur, qui accentue ainsi les termes du quotidien: cette répétition butée et mécanique, ce retour du même qui fait de la vie domestique bornée une sorte de toboggan vers la mort. Gouffre qui joue également le rôle de révélateur, en exposant le néant sur lequel repose la vie conjugale (Alain et Marie finissent par vivre en décalé, ne se croisant qu'à de rares occasions), mais aussi les monomanies spécifiques (flegmatisme et autolâtrerie) qui agitent chacun des deux partenaires.

Incroyable mais vrai est ainsi le premier film de Dupieux où le surréalisme penche volontiers vers une forme de satire sociale. Marie et Alain ne composent pas n'importe quel couple, mais un couple de la petite bourgeoisie salariée, incarnant ce type de

beauferie tire-au-flanc qui fait souvent le miel du cinéaste. En miroir, le récit dispose un autre couple de voisins pas piqué des hannetons: celui que forment Gérard (Benoît Magimel), ami d'enfance et patron d'Alain, et Jeanne (Anaïs Demoustier), nymphe permanente qui tient une boutique de vêtements. Lors d'une scène de dîner hilarante, aux dialogues ciselés, Gérard se rengorge d'annoncer qu'il s'est fait installer une «bête électronique» dernier cri, gadget venant soutenir et entériner son machisme satisfait et bedonnant.

Le trou béant et la verge artificielle se combinent donc à merveille pour tracer un tableau burlesque de l'imaginaire pavillonnaire, aussi fruste qu'étroit du bulbe. Et sans doute aussi quelque chose, selon des termes plus psychanalytiques, de la boucle «sadique-anale» caractérisant les névroses obsessionnelles dont chacun semble ici atteint. Plus grande est l'absurdité soulevée par ces gadgets improbables, plus creux apparaît le code relationnel qui régit les relations croisées dans ce quartet de personnages, pratiquant la langue vide du consensus mou (Alain est appelé un «mou du gland»), qui s'emploie surtout à arrondir les angles.

Lui-même sous l'emprise du vortex, le film est construit comme une suite de courts-circuits temporels, le montage provoquant des sautes vers l'avant ou vers l'arrière, des digressions fantasques et des accélérations vertigineuses, dans une temporalité profondément dérégulée, comme sortie de ses gonds. La photographie légèrement surexposée dessine un monde ultra-visible, où l'étrange apparaît d'autant plus saugrenu qu'il est sans mystère, intégré à une banalité de surface. La figure récurrente mobilisée par Dupieux est celle du zoom, qui interroge ces apparences trop évidentes, fait glisser la réalité sur son axe, opère toutes sortes de basculements de l'ordinaire vers son envers bar-

bare. Car si quelque chose relie tous ces personnages, c'est bien l'angoisse de la mort, de la corruption, toutes choses refoulées sous la surface du quotidien, et que les dispositifs loufoques du trou et du phallus viennent réveiller.

Dans un dernier mouvement ébouriffant, le film accélère et épuise les destinées catastrophiques des personnages, qui filent tous vers leur propre mort. Ainsi la farce selon Dupieux conserve-t-elle toujours un fond horrifique, une part morbide. A la fin, c'est à Luis Buñuel, maître du surréalisme, que le film renvoie, en citant un plan célèbre d'*Un chien andalou* (1929): une main envahie de fourmis, concentré d'angoisse et de désir qu'on laissera à l'inconscient de chacun le soin de démêler. ■

MATHIEU MACHERET

Film français de Quentin Dupieux. Avec Alain Chabat, Léa Drucker, Benoît Magimel, Anaïs Demoustier (1 h 14).

Le gouffre joue le rôle de révélateur, en exposant le néant sur lequel repose la vie conjugale des deux partenaires

Lui-même sous l'emprise du vortex, le film est construit comme une suite de courts-circuits temporels



Incroyable mais vrai

UN FILM DE
Quentin Dupieux

AVEC
Alain Chabat, Léa Drucker,
Benoît Magimel, Anaïs
Demoustier...

EN SALLES
le 15 juin

D'aucuns continueront de dire que Dupieux ne se renouvelle jamais... Joli pied de nez avec ce nouvel opus qui envoie ostensiblement valdinguer une société des plus vaniteuses tout en réaffirmant une puissance lymphatique salvatrice.

Incroyable mais vrai : un titre aux allures de télé-réalité, qui laisse présager une bonne farce mais parfait l'art du contrepied. Sans dévoiler les révélations inhérentes au récit, tâchons de donner quelques indices sur la substance extraordinaire de ce film. Comme souvent chez Dupieux, les décors sont réduits et on tourne vite en vase clos. Mais l'intrigue sert de façon tout à fait fonctionnelle l'environnement un peu claustro, qu'on aime à voir se reproduire d'un film à l'autre sous des variantes policières décomplexées. C'est un peu comme si les décors s'accouplaient ou se régurgitaient au fil des films du cinéaste – un désert et une piscine jadis, donnant naissance ici à un paysage urbain pavillonnaire désaffecté, avec l'épave d'une voiture en fond de jardin; une sensation de huis clos ouvert sur un monde mort ou morne, sans âme qui vive ou presque. Un couple de quinquas réalise le rêve d'une vie : avoir une maison à soi. Outre la superficie excessive de la demeure en question, on s'interroge : du beige lugubre et verdissant des peintures ou bien des tapisseries défraîchies constellées de traces, qu'est-ce qui séduit le plus Marie et Alain? Très probablement une troisième donnée, qu'on ne révélera pas mais qui, comme le spécifie l'agent immobilier, est le «clou» de la visite. Cela a trait aux voyages temporels et à un singulier paradoxe de survivance et de décomposition. En écho à cette idée, l'épave de voiture semble d'ailleurs figurer la réminiscence d'autres automobiles fétiches – par exemple celle dans laquelle les membres du Palmashow cachaient leur mouche (Mandibules), ou bien la mauvaise réplique d'une DeLorean qui aurait rencontré la Christine de Stephen King. Alliant l'horreur et l'absurde, Dupieux voyage à bord d'un drôle de tacot et conduit son récit aux portes de la satire sociale.

MAISON - VORTEX

Le couple emménage donc dans une grande demeure au charme trouble, mais leur quotidien se désynchronise progressivement. Quand Marie entame en solitaire la frénétique et obsessionnelle investigation du sous-sol, Alain occupe les étages de façon plus paresseuse et stationnaire, dans une sorte d'attente prosaïque du lendemain. Ils fréquentent un couple d'amis, le patron et la cruche (rapidement identifiés et nommés comme tels), lesquels lors d'un repas ne manqueront pas de pimenter le film avec une nouvelle révélation autrement plus folle que celle de l'agent immobilier, confirmant ainsi la tonalité ouvertement satirique de l'œuvre. Dupieux met en miroir des stéréotypes humains complètement obsédés par la maximisation de leur sex-appeal, et s'en amuse en déclinant tout un jeu de correspondances autour de gestes compulsifs et désœuvrés. Au pic de leur déroute, Léa Drucker (sorte de Dorian(e) Gray insatiable) se retrouve ainsi avec deux clopes au bec à péricliter dans sa cave, quand Benoît Magimel (Jedit patron) baigne dans un aquarium de vapotage anxigène à bord de sa voiture sportive. Et si ces deux personnages semblent petit à petit tourner en rond en tourbillonnant et fulminant – le feu jaillissant littéralement des cheminées ou des courts-circuits –, le personnage d'Alain (Chabat) reste quant à lui fiable dans sa nonchalance, boussole du film à la fois molle et désolée, constamment au repos de journées sans rebondissements... Car au final, à quoi bon s'ennmerder la vie quand tout n'est que vanité, et qu'on peut simplement pêcher la truite en compagnie de son fidèle labrador? **JULIE MENGELLE**

Le réalisateur Quentin Dupieux signe une descente réussie en absurde avec Alain Chabat, Léa Drucker, Benoît Magimel et Anaïs Demoustier



Sophie Avon
s.avon@sudouest.fr



Alain (Alain Chabat) avec son ami Gégé (Benoît Magimel) accompagné de sa petite amie (Anaïs Demoustier). DIAPHANA

« Incroyable mais vrai », une formidable comédie

Quentin Dupieux a inventé un genre bien à lui, qui mêle le burlesque à la philosophie et combine par on ne sait quel alliage mystérieux la vérité des êtres et le délire narratif. Mais ce délire-là est loin du n'importe quoi, même quand il s'agit de donner vie à un pneu (« Rubber »). D'ailleurs, quelles que soient ses intrigues, elles partent toujours d'un décor réaliste et dérivent vers l'absurde par le truchement d'une situation qui dégénère (« Ré-

lité »). Ou bien, ce sont les objets, voire les mots (comme dans « Au poste ») qui se dérèglent et bouleversent l'atonie du réel, ouvrant l'espace à une monumentale mise à nu de personnages prisonniers d'un paysage devenu incertain.

« Le clou du logis »

En l'occurrence, avec « Incroyable mais vrai », il suffirait de s'en tenir au titre. Tout commence de façon banale avec un couple, Alain et Marie (Alain Chabat et Léa Drucker, extras), qui ont rendez-vous pour visiter un pavillon. Ils sont excités à l'idée de s'y projeter et de l'acheter, mais ils ne savent pas ce qui les attend face à un agent immobilier qui ménage ses effets en véritable maître de cérémonie. Il savoure déjà ce qu'il va leur révéler, « le clou du logis », une trappe où il propose à ses clients de descendre...

Quentin Dupieux, lui, a déjà mis en garde les spectateurs en faisant des allers-retours entre la visite et la signature, révélant par ses anticipations chronologiques que la maison a bel et bien été achetée et que la joie est de mise. La joie et l'étonne-

ment car en effet, la demeure a un secret, et la façon dont le récit s'engage prévient déjà qu'il va être traversé, percuté, embouti par des secousses dignes d'une oeuvre de science-fiction.

« Le clou du logis »

En l'occurrence, avec « Incroyable mais vrai », il suffirait de s'en tenir au titre. Tout commence de façon banale avec un couple, Alain et Marie (Alain Chabat et Léa Drucker, extras), qui ont rendez-vous pour visiter un pavillon. Ils sont excités à l'idée de s'y projeter et de l'acheter, mais ils ne savent pas ce qui les attend face à un agent immobilier qui ménage ses effets en véritable maître de cérémonie. Il savoure déjà ce qu'il va leur révéler, « le clou du logis », une trappe où il propose à ses clients de descendre...

Quentin Dupieux, lui, a déjà mis en garde les spectateurs en faisant des allers-retours entre la visite et la signature, révélant par ses anticipations chronologiques que la maison a bel et bien été achetée et que la joie est de mise. La joie et l'étonnement car en effet, la demeure a un secret, et la façon dont le récit s'engage prévient déjà qu'il va être traversé, percuté, embouti par des secousses dignes d'une oeuvre de science-fiction.

On ne les dévoilera pas bien sûr, pour ne pas déflorer le suspense, mais le cinéaste met en place un savant jeu de perspectives qui lui permet, sans se dé-

partir d'une certaine allégresse, d'explorer les vertiges du temps. Le temps, ce monstre qui nous avale et qui nous ronge, qui nous construit pour-

Le temps, ce monstre qui nous avale et qui nous ronge, qui nous construit avant de nous détruire, est le grand sujet de ce film

tant avant de nous détruire et de nous déprimer, est le grand sujet de ce film, lui-même bâti sur un gouffre existentiel. Dans ce combat perdu d'avance, hommes et femmes se voient traités, non pas à égalité, mais différemment, et de manière aussi inventive qu'inattendue.

Dans le couple Marie/Alain, c'est Marie de toute évidence qui redoute le plus d'être abîmée par les années. Alain, lui, résiste et n'y a pas grand mérite. Il est de ces gaillards un peu passifs qui suivent une route solide, se réfugient dans le quotidien, aiment régler les affaires en cours et se résignent sans tristesse à leur condition d'humains voués à disparaître.

Son ami Gégé (Benoît Magimel, parfait lui aussi), en revanche, est comme Marie. Obsédé par les apparences, paniqué à l'idée de manquer de vigueur, passionné par le progrès et la performance ainsi que les techniques propres à garantir la jeunesse de ses amours. On comprend pourquoi : il est avec une compagne de 20 ans sa cadette, qui a une cervelle d'oiseau et

une bonne humeur à toute épreuve (Anaïs Demoustier).

Portraits savoureux

La galerie de portraits est savoureuse avec ce Gégé hyperviril et très beauf qui entraîne Alain au tir, avec Marie qui s'en remet aux miracles tels qu'ils ne peuvent la satisfaire, avec la benjamine qui profite de la vie sans tabou ni mélancolie possible. Alain demeure sans doute le plus attachant, le plus drôle aussi, qui au milieu d'une énorme révolution capable d'affecter sa propre vie, continue de vouloir régler le dossier d'assurance d'un de ses clients...

Virtuose

Quentin Dupieux déploie son film comme une suite de cadeaux de Noël : en paquets successifs tous plus surprenants les uns que les autres, variant les contenus - tantôt un fruit empoisonné ou un chat qui voudrait parler, tantôt un saut au Japon ou une réflexion sur notre condition, tantôt une fable, tantôt une tragédie, ou le panorama d'une existence complète en accéléré.

L'ensemble emballé avec soin, flanqué de beaux rubans car rien ici n'est censé encombrer l'esprit. Quentin Dupieux préfère la fantaisie de ses rêves dont il fait des contes pour adultes. Portés par les badineries de Bach, cernés par l'étrangeté des humains et des bords de rivière bucoliques. Oui, il a inventé un genre. Indéfinissable mais virtuose.

« Incroyable mais vrai », de Quentin Dupieux. Avec Léa Drucker, Alain Chabat, Benoît Magimel, Anaïs Demoustier. Durée : 1 h 14. En salle mercredi.

Incroyable mais vrai de Quentin Dupieux

Love me trou

par Hervé Aubron

Solitaires, obsessionnels, enfermés en eux-mêmes, jusqu'à la folie, l'abrutissement ou le crétinisme : si l'on fait exception du couple formé par Alain Chabat et Élodie Bouchez dans *Reality*, le célibat a jusqu'ici été la condition quasi métaphysique des personnages de Quentin Dupieux. C'est aussi celle des films eux-mêmes, qui apparaissent comme des « machines célibataires », selon l'expression forgée par le surréaliste Michel Carrouges : à la fois rigoureuses et absurdes, maniéristes et autarciques. Les personnages et les films de Dupieux partagent un autre penchant : la fuite en avant, le déplacement permanent de qui cherche une maison, un territoire propre, ou ne sait pas ou plus ce que c'est.

Célibat, nomadisme : *Incroyable mais vrai* paraît rompre avec ces deux inclinations, car il s'ouvre sur l'un de ces couples que l'on dit « solides », Alain (Chabat) et Marie (Léa Drucker), visitant une maison qu'ils vont effectivement acheter – c'est leur première acquisition, et la marque de leur « installation » définitive. Le fantasme de la fondation s'impose d'emblée puisque l'argument massue de l'agent immobilier se situe dans la cave : une trappe qui permet selon ses dires une expérience hors du commun, « *incroyable mais vraie* » donc. Alain et Marie invitent immédiatement un couple d'amis à découvrir la maison (mais pas la cave) : Jeanne (Anaïs Demoustier) et le patron d'Alain, Gérard (Benoît Magimel). Couple au carré, maison bien ancrée dans une banlieue résidentielle avec jardins aux abords de la forêt.

Si Dupieux a plusieurs fois fait signe au Buñuel des années 70 (le plus nettement à la fin d'*Au poste !*), c'était avant tout pour ses mises en abyme et coups de force narratifs, et non pour croquer le « charme discret de la bourgeoisie ». Ici, c'est l'inverse : malgré l'argument fantastique de la trappe, *Incroyable mais vrai* ne brutalise pas outre mesure les règles narratives (confirmant la pente en ligne

droite du *Daim* et de *Mandibules*) ; en revanche, il investit pour la première fois les codes bourgeois d'une certaine classe moyenne, supposément cool et moderne. Les deux rois Claudius du cinéma bourgeois des années 70 rejoignent dès lors le musée imaginaire de Dupieux : le Sautet des *Choses de la vie* (durant un beau montage parallèle et accéléré sur les existences des personnages, qui comprend un accident de voiture) et surtout le Chabrol de la période Audran (*La Femme infidèle*, *Les Notes rouges*), le fou chromo fauve de ses arrière-fonds automnaux et forestiers, le devenir croûte ou tapisserie de la nature environnante – qui devient elle-même un living-room. Les extérieurs d'*Incroyable mais vrai* sont dans la même tonalité, avec en toile de fond une végétation nimbée, comme confiturée, tartinée avec les doigts.

Telle est la beauté singulière d'*Incroyable mais vrai* : non pas investir les codes bourgeois et conjugaux sur un mode satirique ou sociologique, mais toujours de manière plastique, sur le plan des figures, comme une esthétique, un mode de perception, dont l'attrait repose sur des impasses, des dérèglements ou des cécités. Par exemple ce flou en arrière-fond, qui finit par tout noyer ou imbiber, comme un papier tue-mouches. Ou bien un problème général de déphasage rythmique, de vitesses mal accordées, d'anachronismes ou de décalages horaires.

Comme les autres films de Dupieux, *Incroyable mais vrai* respire les années 80 dans ses costumes, accessoires et décors (la maison est un parfait spécimen du néorustique pseudo design de l'époque), et jusque dans son titre – celui d'une émission phare de Jacques Martin à l'époque. Dans le même temps, il sollicite des technologies de notre temps, sinon du futur : le boss Gérard, un Magimel courageux sur le registre du kéké empâté, décidé à être toujours hype, ne se contente pas de frénétiquement têter une vapo-teuse, il clame fièrement qu'il s'est

aussi fait greffer « une bête électronique », qu'il peut « piloter » depuis son portable. L'appareillage lui vaudra un autre jet-lag, puisqu'il devra se rendre au Japon pour le faire réviser. Ce pourrait être après tout une définition de la bourgeoisie : un imaginaire qui croit être en avance sur son temps alors même qu'il perpétue de vieilles marottes, tel Gérard pour qui tout doit être réduit à une bonne vieille télécommande.

Ce déphasage trouve sa plus nette expression dans le fameux trou au fond de la cave, cet exquis vice de fondation et de fabrication. Sans déflorer outre mesure son pouvoir, disons qu'il permet simultanément d'avancer et de reculer dans le temps – un *Retour vers le futur* : la mystérieuse voiture abandonnée dans le jardin d'Alain et Marie est peut-être la DeLorean de Doc dans le film de Zemeckis. Le prodige fascine puis obsède dangereusement l'un des membres du couple, tandis qu'il indiffère l'autre.

Autrement dit, une crise ou une usure conjugale est rapportée à un simple décalage horaire : c'est bien dans la manière de Dupieux de ne pas faire monter la mayonnaise psychologique, mais au contraire de la réduire à une formule d'autant plus redoutable qu'elle est élémentaire. L'inconscient et la libido deviennent une simple cave que l'on fréquente ou pas. Les symboles sexuels sont si exacerbés (les phallus délégués et démultipliés de Gérard, le trou obsédant au sous-sol) qu'ils en deviennent



indifférents, d'encombrants bibelots dont on n'a plus l'usage – en tout cas un usage partagé. Il n'y a pas plus de rapport sexuel dans *Incroyable mais vrai* que dans les précédents films de Dupieux ; la solitude fondamentale ne se dément pas. Un dîner entre les deux couples, à la fois drôle et étouffant, se transforme en flipper de monologues, qui tilte sur leur absence de progéniture (subie pour l'un, revendiquée pour l'autre).

Au moment de *Mandibules*, je faisais ici l'hypothèse que Dupieux, dans tous ses films, cherchait à rabattre le second degré sur le premier, qui est comme à refabriquer à l'heure où tout n'apparaît que parodies ou références, d'où cette curieuse alliance chez lui entre pop et art brut, pirouettes baroques et quasi mystique de la platitude. *Incroyable mais vrai* creuse exactement ce sillon. On découvre une porte magique, mais elle est à la cave, et ressemble à un conduit d'égout, ainsi que le remarque Marie. Elle n'ouvre sur aucun pays des merveilles, comme le terrier du lapin d'Alice. Son sortilège est seulement temporel et elle débouche par ailleurs sur la maison à l'identique, tandis que le film est baigné dans une reprise de Bach au synthé : vertige de la platitude et du sériel qui est aussi fondateur chez le musicien Dupieux, auteur de « Flat Beat ». Le trou n'est pas non plus une bouche d'innommable, ne suggère pas une profondeur cachée, un secret trop sublime pour être figuré. Tout se passe à vue, à plat, à l'écran.

Dupieux s'éloigne des mises en abyme de Buñuel mais revendique un autre aspect du maître : l'Espagnol était aussi un monstre de frontalité. Il cite cette fois non sa dernière période mais, via une main où grouillent des fourmis, sa toute première œuvre, *Un chien andalou*, voué à un couple qui se déchire. Le surréalisme, ici, ne consistait pas à révéler les inattendus ressorts inconscients de cette conjugalité malheureuse, mais plutôt à surexpliciter, énormiser, comme un carnaval, ce qui se lit comme le nez (ou la barbe) au milieu de la figure : l'un désire, l'autre pas. Le dernier plan d'*Incroyable mais vrai* parachutait lui un labrador assez énigmatique (tout autant qu'un chat qui l'a précédé : seules les bêtes ici sont réellement mystérieuses). Pourquoi chercher midi à quatorze heures, comme dans le trou de la cave ? Mêlant les auspices de Buñuel et de Chabat, Dupieux nous chuchote peut-être, en rigolant, que le chien andalou s'appelait Didier. ■

INCROYABLE MAIS VRAI

France, 2022

Réalisation, scénario, image, montage : Quentin Dupieux

Son : Guillaume Le Braz, Alexis Place, Charles Deville,

Jean-Paul Hurier

Direction artistique et décors : Jean Le Bon

Costumes : Isabelle Pannetier

Interprétation : Alain Chabat, Léa Drucker, Benoît Magimel,

Anaïs Demoustier

Producteur : Atelier de production

Distribution : Diaphana

Durée : 1h14

Sortie : 15 juin

Film énigmatique qui doit le rester, la dernière réalisation de Quentin Dupieux est fidèle à sa folie douce.

► Film français de Quentin Dupieux avec Alain Chabat, Léa Drucker, Benoît Magimel et Anaïs Demoustier



Un mystérieux conduit souterrain dans la cave de la maison plonge Alain (Alain Chabat) et Marie (Léa Drucker) dans des abîmes de perplexité.

VERSUS PRODUCTION

Mission quasi impossible de raconter *Incroyable mais vrai*, film de Quentin Dupieux. Exactement, il ne faut surtout pas dévoiler le ressort comique et dramatique de l'histoire. Se contenter de généralités, éluder le sujet, rester énigmatique et le moins précis possible. Donc, au début, Alain (Alain Chabat) et Marie (Léa Drucker) décident d'acheter une maison en banlieue parisienne. Une belle bâtisse moderne, spacieuse entourée d'un jardin arboré. Ils ont immédiatement un coup de cœur. Pourtant, selon l'agent immobilier qui fait visiter, ils n'ont pas encore vu le meilleur, ce petit plus qui donne tout son cachet à l'ensemble. Un agent immobilier très mystérieux, refusant d'en dire trop. Il faut le voir pour le croire selon lui. Il conduit donc le couple dans la cave et ouvre une trappe qui donne sur un conduit s'enfonçant dans les profondeurs des fondations. C'est à par-

duit s'enfonçant dans les profondeurs des fondations. C'est à partir de ce moment que le critique de cinéma et scribouillard de service ne peut plus rien dévoiler du scénario. Qu'y a-t-il au bout de ce conduit ? Quel effet a-t-il sur les aventureux qui l'empruntent ? Vous ne saurez rien en lisant la suite de cet article qui peut concourir au grand prix national du journalisme creux et abscons. L'effet de surprise doit être préservé pour que le spectateur profite pleinement de la folie du réalisateur (également scénariste et monteur) et de

l'évolution des personnages principaux pris dans ce processus souterrain. Silence sur le conduit, mais on peut quand même parler un peu des amis du couple : le patron d'Alain (Benoît Magimel) et sa maîtresse du moment (Anaïs Demoustier). Eux aussi ont un secret à révéler. Mais dans le même ordre d'idée,

mieux vaut ne pas dévoiler ce qui arrive à Benoît Magimel. Ce dernier est le meilleur ressort comique du film. Macho, arrogant, prétentieux : il se donne à fond dans ce rôle de composition. La distribution s'en tire d'ailleurs avec les honneurs dans cette histoire "abracadabradantesque". Alain Chabat reste le plus normal face à l'exceptionnel, Léa Drucker va être la plus influençable alors qu'Anaïs Demoustier, en charmante cruche de service (parfait pendant du macho), apporte ce côté populaire que l'on retrouve toujours dans un film de Quentin Dupieux. Enfin, dernier indice pour les amateurs d'animaux, il y a dans *Incroyable mais vrai* des chats, des fourmis et même des puces. Mais ces dernières sont électroniques.

Michel Litout